

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES SAINTS,
LES MIRACLES ET LA POLITIQUE ACTUELLE.

Bossuet a dit cette belle parole : *Une société qui enfante des Saints est marquée d'un signe infallible de régénération.* Si nous jetons un regard sur certains faits qui se produisent au milieu de nous, combien ils peuvent nous donner d'espoir, et nous consoler du spectacle de tant de vices, des progrès d'une décrépitude intellectuelle et morale dont les symptômes paraissent de plus en plus alarmants. Mais il surgit, chaque jour, des Saints au milieu de nous, mais Dieu multiplie les miracles pour confondre les folies de l'orgueil, et suppléer par sa toute puissance à nos faiblesses et à nos fautes ! La philosophie rationaliste ne recule devant aucune des extrémités où l'entraîne la logique de l'impunité ; la littérature et le journalisme propagent l'immoralité ; l'enseignement officiel-élève des générations étrangères à tous les devoirs de la vie chrétienne ; la société est gouvernée et administrée par des hommes d'Etat dont la politique n'est dirigée par aucun principe supérieur, par aucune conviction morale, par des hommes qui ne donnent jamais au peuple dont ils se sont faits les chefs, un seul exemple pratique de foi et d'adoration envers Dieu, comment la France ne serait-elle pas condamnée à la corruption, à la décadence et à la mort ! Mais il naît, il vit et il meurt des Saints parmi nous, la France sera glorifiée et sauvée, malgré ses hommes d'Etat, malgré ses hommes de lettres, malgré ses professeurs qui sont tant pour la dégrader et la tuer ! Si vous ne voulez pas désespérer de notre patrie, ne regardez donc pas à son gouvernement et à ses chambres, à sa littérature, à ses journaux, à ses écoles officielles et à ses ateliers industriels, mais cherchez si, sur le trône de nos évêques, dans les rangs de notre clergé, dans le recueillement des cloîtres, dans la vie active de nos communautés charitables et enseignantes, Dieu ne nous a pas envoyé des Saints ! Saluez à genoux le vaisseau qui arrive des Indes, de la Chine, du Tonking, de l'Océanie, de l'Orient ou de l'Occident, il nous apporte peut-être la nouvelle du martyre d'un de nos missionnaires, et réjouissez-vous, non seulement comme chrétien, mais comme Français, car d'immenses trésors de bénédictions sont réservés au peuple qui enfante encore des Saints et des Martyrs !

Insensés, ces chefs d'une nation, ministres, pairs, députés, écrivains, ces écrivains, ce public soi-disant éclairé, qui, chaque jour, s'inquiètent avidement de tous les incidents d'une politique vulgaire qui n'a encore servi qu'à notre abaissement, et qui ne cherchent même pas à connaître l'histoire de la vie religieuse de leur époque ; qui ne tiennent aucun compte de tous les faits servant à manifester l'action divine ; qui ignorent même s'il y a encore dans le monde des Saints et des Martyrs ! Et combien qui ne savent plus ce que c'est qu'un saint et un martyr ; et combien n'ont sur les lèvres que le sourire de l'incrédulité ou le sarcasme de l'impunité, quand ils viennent à apprendre qu'il existe encore des contemporains dignes d'être honorés dans le ciel, capables de donner leur sang pour sauver une âme et faire un chrétien ! Mille fois, mille fois insensés ! car votre politique, votre littérature, votre enseignement nous déshonorent, comme individus et comme nation, et c'est la grâce des Saints et des martyrs, dont vous ignorez le nom ou que vous méprisez et insultez, qui nous laisse une chance de salut contre vos fautes et vos folies !

Dans ce temps où la publicité des cours d'assises et des tribunaux nous révèle tant de scandales de cupidité et d'immoralité au sein des classes dirigeantes de la société, où se conserve encore la dignité humaine ? parmi les chrétiens. Dans ce temps d'avarice et d'égoïsme, qui sait vivre et mourir pour ses frères ? un chrétien. Quand cette parole de mépris a été prononcée sur notre abaissement : *Vous n'avez plus de héros !* Où se rencontre encore l'héroïsme ? parmi les chrétiens qui savent souffrir, combattre, se dévouer et mourir. La meilleure des politiques pour la dignité, l'honneur et la gloire d'un peuple, c'est donc la politique chrétienne ; mais soyez chrétiens, nos maîtres, et daignez apprendre le nom des héros chrétiens de votre siècle !

J'aime à fortifier ma foi en contemplant avec bonheur et reconnaissance l'avènement des Saints au milieu d'une société dégénérée, la manifestation, par des miracles, de l'intervention divine au milieu des dérèglements de nos esprits et de l'impuissance de tous nos efforts ; et plus la foi du chrétien est fortifiée, plus aussi le patriotisme du Français se relève et espère.

Vous dirai-je à quel propos je vous soumetts ces réflexions ? Je viens de lire un petit opuscule intitulé : *Le comte de La Ferronnays et Marie-Alphonse Ratisbonne, ou mes impressions de quinze jours à Rome.* L'auteur, M. le comte Th. Walsh, a été un des nombreux témoins de cet événement qui fera de l'année 1842 une date mémorable, la mort de M. de La Ferronnays et la

conversion de M. Ratisbonne, la mort d'un Saint et un miracle. Après le récit si touchant, rédigé par M. le baron de Bussière, après la lettre dans laquelle M. Ratisbonne raconte lui-même sa conversion, on lit encore avec émotion tous les détails si attachants exposés avec conviction, chaleur et simplicité, par M. le comte Th. Walsh. Quand, dans quelques jours, dans quelques heures, M. de La Ferronnays va être enlevé à sa famille, à ses amis, à sa patrie, à l'Eglise militante, avec quel intérêt on le suit à ces prédications où M. de Ravignan se faisait si éloquemment comprendre et aimer de cette belle âme ; au milieu de cette société romaine où se montrait toujours le chrétien et le Français ; comme on aime à entendre ces dernières paroles consacrées à exalter la foi au culte de Celle qui va exaucer la prière de ce Chrétien mourant, et descendre du ciel pour donner à cette mort la gloire d'enfanter un nouveau chrétien ! Le récit de la mort et des funérailles de M. le comte de La Ferronnays, de tous les incidents de la conversion de Ratisbonne, s'accorde avec celui de M. de Bussière et du jeune converti, mais avec quelques détails personnels à M. Th. Walsh, et qui confirment tout ce qu'il y a eu d'incontestablement miraculeux dans cette conversion. Les réflexions qui accompagnent le récit de M. Th. Walsh sont remarquables autant par leur vérité que par leur accent de piété.

M. le comte Walsh est un de ces hommes comprenant l'inanité et la culpabilité de cette politique de nos jours qui gouverne et administre, à l'intérieur comme à l'extérieur, sans tenir un compte sérieux, pratique, des faits qui s'accomplissent dans la sphère religieuse. L'avènement et la mort d'un Saint, la manifestation d'un miracle que l'incrédulité la plus effrénée ne peut même chercher à nier, c'est là un ordre d'événements que Dieu ne produit pas pour un vain spectacle et qui doivent servir d'avertissement, d'indication, d'exemple et de leçon à tout le monde, et surtout aux chefs de la nation qui a le privilège de recevoir des grâces si extraordinaires.

Nous nous arrêtons ici ; Dieu veuille nous continuer ses bénédictions ! Dieu veuille les féconder dans nos cœurs, et, pour la gloire et le bonheur de notre patrie, avoir plus d'égards aux mérites des Saints qu'il lui envoie, qu'à la coupable indifférence des hommes d'Etat pour nos intérêts moraux, à la criminelle folie des écrivains et des maîtres officiels qui ne se servent de l'autorité de la parole humaine que pour affaiblir et détruire l'autorité de la parole divine !

LETTRES DE L'INDE.

Mon hon et très cher ami,

J'ai trouvé votre chère lettre à mon arrivée à Pondichéry, et je puis vous assurer qu'elle a grandement contribué à augmenter la joie que j'ai eue de revoir ce chef-lieu célèbre de notre mission, d'y retrouver notre digne veicaire apostolique et son provicaire, que je n'avais pas rencontré depuis plus de cinq ou six ans, lorsque dans l'intérieur des terres leurs courses apostoliques me procurèrent l'avantage de leur précieuse connaissance. J'ai eu aussi à mon arrivée l'agréable surprise de trouver notre congrégation augmentée par l'arrivée de trois nouveaux missionnaires, qui avaient débarqué trois jours auparavant avec trois révérends pères jésuites destinés pour le Maduré. J'eus aussi le plaisir de faire connaissance avec trois autres de nos confrères que je connaissais déjà de nom, mais que je n'avais pas encore vus, car ayant été pendant plus de huit ans éloigné de Pondichéry, de près de 70 lieues, les circonstances ne me permirent de voir que quelques uns de nos chers confrères arrivés pendant cet intervalle de temps. Deux ou trois jours après mon arrivée, il fallut faire nos adieux à deux de nos confrères et aux trois pères jésuites, qui partirent les uns et les autres pour leurs destinations respectives. L'un de nos confrères se rendit à Bangalore pour me remplacer. Quelques jours après, j'eus la consolation de voir pendant quelques jours, à Pondichéry, M. Mchay, très cher confrère, que j'avais connu à Paris, qui n'a suivi de près en mission, mais que je n'avais jamais eu l'occasion de revoir depuis plus de neuf ans. Dans les épanchements naturels à l'amitié, après une si longue absence, nous nous demandions : Où sont tous ceux qui étaient avec nous au séminaire des missions étrangères à Paris ? Déjà la moitié d'entre eux au moins sont allés recevoir la récompense de leurs travaux ; nous ne sommes plus que quatre ou cinq, sur dix que nous fûmes alors ; mais ce qui nous console, c'est que quelques uns d'entre eux, tels que MM. Cornay et Candhal, sont montés au ciel avec la palme du martyre, et sans doute ils n'y oublient pas ceux qui ont été leurs amis et leurs compagnons d'études durant le court pèlerinage de cette vie. Ah ! que leur sort est désirable ! *Mortuar.*

anima mea morte justorum! Pour moi, il ne paraît pas que je puisse prétendre à un autre martyre qu'à celui des infirmités, des souffrances, des tribulations et des travaux; Dieu veuille que je souffre celui-là comme il faut pour sa gloire. Depuis près de trois ans, je suis presque continuellement souffrant d'un point de côté auquel la gravelle est venue joindre ses souffrances. Il est vrai que tout cela, tout en me procurant l'avantage de souffrir, ne m'ôte pas tout à fait la force de travailler. Depuis le mois de septembre de l'année dernière, j'ai presque toujours été en tournée. J'ai passé plusieurs mois dans les bois et les hautes, plusieurs fois n'ayant pour église et presbytère qu'une pauvre chaumière, car plusieurs de nos chrétiens sont encore sans églises faute de moyens. A l'arrivée du missionnaire dans ces chrétiens, un des notables parmi les chrétiens déloge, lui, sa famille et ses animaux, qui souvent partagent avec lui sa pauvre chaumière, pour céder son humble toit à la célébration des saints et adorables mystères. Ainsi se reproduit souvent à nos yeux le prodige de Bethléem. Un Dieu pour la majesté duquel nos temples d'Europe les plus magnifiques, les plus ornés et les plus vastes sont encore trop petits, daigne encore condescendre à notre misère, et s'abaissant de nouveau dans les pauvres chaumières et de vraies étables, où il daigne encore se communiquer aux humbles. Après un pareil état, pourrions-nous trouver notre état trop pauvre, et notre habitation trop étroite et trop misérable? Cependant, comme ces pauvres chaumières ne peuvent contenir les chrétiens qui accourent aux saints mystères, il est de la plus grande difficulté de leur donner les instructions nécessaires, et les Gentils surtout sont souvent privés par là du bienfait de la divine parole. J'ai même été en quelque sorte forcé de célébrer les saints mystères sous une espèce de petit reposoir de feuillage, pour avoir occasion d'instruire ensuite les Gentils. Dans le même dessein, je célébrai le jour de la Purification de la Sainte Vierge, aussi grandement que je pus, avec une procession solennelle, le soir, suivant l'usage de ces pays. Ce fut à Daripally, village où nous avons bâti dernièrement une église belle et grande pour la campagne. Quoique je n'aie pu annoncer la fête que quelques jours auparavant, et d'un autre village, les chrétiens s'y rendirent en grand nombre, même de Bangalore, qui en est à neuf lieues (non à trois lieues, comme on l'a imprimé dans une de mes lettres par erreur). Les Gentils eux-mêmes y étaient accourus en foule de deux ou trois lieues à la ronde, de sorte que dans un village qui ne compte qu'une trentaine de maisons, il se trouva trois à quatre mille personnes à la fête. Tout se passa fort tranquillement. La procession ne put avoir lieu que le soir bien tard, et lorsqu'elle rentra, quoiqu'il fût près de minuit, je montai en chaire, à l'entrée d'un reposoir construit dans la cour de l'église, attendu que l'église ne pouvait contenir une pareille multitude. Sur mon invitation, tout le monde, même les Gentils, s'assirent, et entendirent fort paisiblement une espèce de discours télinga, où je m'efforçai, autant que cette langue, qui ne m'était pas trop familière, put me le permettre, à refuter le paganisme, et à montrer la vérité de notre sainte religion. Le lendemain matin, quoique la fête fut finie, les Gentils accoururent encore à la sainte messe avec les chrétiens. Les trois côtés de l'église étaient plus que pleins. Voyant l'empressement de ces pauvres gens à entendre les saintes vérités de la religion, je me remis à faire la discussion du paganisme et à leur donner une analyse succincte du christianisme. Après la messe, quelques Gentils vinrent me prier de leur donner encore quelques éclaircissements. Beaucoup d'entre eux convenaient de la fausseté de leur religion, des absurdités et infamies des histoires de leurs dieux, et se promettaient bien de venir encore quand il y aurait des fêtes. Espérons que Dieu bénira cette semence de sa parole sainte. Il est fâcheux que nous ne soyons pas assez de missionnaires pour cultiver ces champs encore presque incultes. Nous aurions aussi grand besoin de livres dans leur langue et de catéchistes capables de nous assister. Malheureusement, presque tout nous manque. Mais espérons que le Seigneur, dans sa bonté, viendra à notre aide.

Maintenant, mon horizon ainsi que la sphère de mes occupations sont un peu changés. La tête fatiguée de l'étude de trois langues différentes, à savoir, l'anglais, le malabare et le télinga, le corps déjà sujet à de grandes infirmités, telles que la gravelle et un point de côté presque continuels depuis environ trois ans, et d'ailleurs un peu épuisé des fatigues de huit ans de ministère dans une chrétienté très nombreuse, et où la différence des nations et des langues multiplie le travail, je songeais à aller dans quelque retraite me retremper l'âme, l'esprit et le corps. Mais voici que Mgr. notre digne vicaire apostolique vient de procurer à la mission une imprimerie et d'acheter des caractères d'impression malabares. Considérant donc que j'avais mon humble production malabare à faire imprimer pour fournir des armes défensives à nos chrétiens harcelés par les protestants, il m'invita à venir me remettre, s'il était possible, à Pondichéry, et soigner les productions malabares que l'on doit imprimer. Pour satisfaire à ses desirs, j'y suis venu. Le Seigneur me donna encore la force de supporter les fatigues de ce long et pénible voyage. Je trouvai des routes qu'avait rendu désertes la crainte du choléra, qui venait de ravager de gros villages où il avait grandement réduit le nombre de la population. Au milieu de forêts, de montagnes et de précipices affreux, je vis une petite pagode ou temple du diable où résidait encore, il y a peu de temps, un brame qui, dit-on, s'entendait avec les voleurs qui peuplent ces affreux parages; il avait deux sonnettes pour accompagner de leur son les vœux et offrandes des Indiens idolâtres, obligés dans leurs voyages de passer par ces terribles montagnes. Par le son différent de ces sonnettes, il indiquait aux voleurs, ses compagnons, cachés dans le voisinage, dans les anfrs et les broussailles épaisses des montagnes, si le cortège des voyageurs était nombreux ou non, riche ou pauvre, et, par ces signaux, il les appelait à point nommé pour dé-

pouiller ces pauvres victimes de leur trompeuse idolâtrie. J'ai encore entendu le son d'une de ces sonnettes en passant. Mais il paraît que ce brame filou est allé expier dans les prisons ses nombreux forfaits.

A mon arrivée à Pondichéry, outre le soin de la rédaction ou révision des ouvrages malabares à imprimer, on m'a confié le séminaire. J'ai à faire la classe à un théologien et à soigner treize autres élèves qui apprennent le latin, et, avec cela encore, je dois m'entretenir autant que possible dans le saint ministère, attendu que nous n'avons pas assez d'ouvriers évangéliques. Voilà bien de l'ouvrage pour un pauvre invalide qui dans la santé même n'était pas capable de grand'chose. Ah! priez Dieu qu'il daigne m'accorder l'assistance de son divin esprit pour m'éclairer, me diriger et me donner la force d'accomplir ses saintes volontés. On m'a aussi confié le soin spécial d'un gros village à quelque distance d'ici, nommé Neltoppe, et la bâtisse d'une nouvelle église nécessaire à cette nombreuse chrétienté. On a commencé à en poser les fondements il y a dix ans au moins, mais, faute d'argent, on en est resté là. Nous avons repris en main cette bâtisse, quoique nous n'ayons d'autre ressource que la divine Providence. Nous laisseriez-vous encore abandonner cette œuvre, faute de moyens? L'année dernière, j'ai été avec mon collaborateur, M. Gailhot, bénir l'église d'Ossour, dont la nef et une aile collatérale venaient d'être finies. L'autre aile restant à moitié faite, faute de moyens pécuniaires, fut grandement endommagée par les pluies. La divine Providence m'a fourni cette année les moyens de la finir, mais non le plaisir de l'aller voir. Cette année, j'ai fait construire une autre église à Idapally, au pied des forêts; mais mes moyens ne m'ont pas permis de la couvrir en tuile. Le jour des cendres, après avoir célébré la sainte messe avec la célébration des cendres dans une forte chrétienté, il m'a fallu la rassurer contre la crainte d'une éclipse qui venait d'avoir lieu immédiatement avant la messe. Puis, le lendemain, je me dirigeai vers Idapally, où je croyais trouver l'église couverte, mais on ne faisait encore que travailler à la charpente. N'ayant pas d'endroit pour m'abriter, il fallut m'engager dans ces montagnes et ces bois, afin d'arriver avant la nuit à la Rayacouté. J'ai appris depuis avec plaisir que l'église avait été finie, mais je n'eus pas celui de m'y rendre avant de revenir à Pondichéry.

Pour en revenir aux éclipses, les Indiens, même chrétiens, au moins la majeure partie, n'en connaissent pas la cause; ils croient encore que c'est un gros serpent qui dévore ou le soleil ou la lune. A la mi-février, nous eûmes la moitié de la lune éclipsée; alors les Gentils immolèrent force moutons et allèrent en poussant des hurlements affreux arroser de leur sang les productions de leurs champs. L'éclipse de soleil, qui arriva à la nouvelle lune suivante, redoubla leur frayeur. Pendant l'éclipse de lune, outre les chrétiens, j'invitai le gentil, chef du village, à venir me voir pour entendre l'explication de ce phénomène; mais la peur du gros serpent l'empêcha de sortir de chez lui. Les chrétiens en partie vinrent et furent satisfaits de l'explication. Le jour des cendres, n'ayant point d'autre morceau de verre, il me fallut casser un petit miroir que j'avais pour me raser au besoin; je le fis noircir à la fumée et je leur montrai comment la lune ombrageait le soleil. Je profitai de la réunion en ce jour pour leur expliquer ce qui leur paraît si prodigieux, et dissiper leur crainte.

Cette année nous avons encore eu la consolation de donner le baptême à quelques Gentils et d'administrer le sacrement de pénitence et la sainte communion à grand nombre de chrétiens. Dans mes tournées surtout, j'avais journellement grand nombre de sacrements à administrer.—Je vous envoie une épreuve de mon principal ouvrage qui est maintenant sous presse, et qui va bon train. Il aura de quatre à cinq cents pages. L'abrégé en a soixante-seize. Outre cela nous avons sous presse un livre de prières avec petit catéchisme; seulement nous sommes embarrassés à soutenir les frais de l'imprimerie, attendu que nos Indiens sont pauvres et sont accoutumés à voir les protestants donner les livres pour rien, ce qui fait que, vu leur pauvreté, ils attendent la même chose de nous. Je vais aller célébrer un service solennel pour nos bienfaiteurs les associés défunts de l'Association de la Propagation de la Foi, tribut de reconnaissance que nous leur rendons avec une sincère gratitude. Il est temps de finir ce long griffonnage. Présentez mes respectueuses amitiés à tous nos anciens amis, et veillez me recommander à leurs prières.

J'ai l'honneur d'être en union de vos prières et saints sacrifices, bien cher ami, votre tout dévoué dans les saints cours de Jésus et de Marie.

DUPUIS, *Missionnaire apostolique.*

BULLETIN.

Le *Herald* est vraiment à prendre en pitié; il a une idée fixe dont, à ce qu'il paraît, il ne peut se débarrasser quoiqu'il fasse, c'est celle de voir des JÉSUITES partout; s'il dort, il est assailli de représentations qui l'effraient, ce sont des *Jésuites* qui fatiguent son imagination malade, s'il ouvre sa porte ou ses fenêtres, le premier objet qui se présente à ses yeux est un *Jésuite*; s'il apprend que quelques bibles falsifiées qu'il se plaît à appeler la *parole de Dieu*, quoique ce ne soit plus que la parole d'hommes imposteurs, si, disons-nous, il apprend que ces bibles aient été mises au feu, parce que celui qui les auraient lues auraient pu y puiser les doctrines absurdes des Mormons ou des Milléaristes, aussitôt de s'écrier: ce sont les *Jésuites* qui ont commis cet acte sacrilège. Ce mot de *Jésuite* est pour lui un cauchemar dont il ne peut se

débarrasser. Jamais Satan n'a redouté l'eau bénite autant que le *Herald* craint les Jésuites. Tranquillisez-vous, pauvre *Herald*, les Jésuites n'ont eu rien à faire dans l'autodafé qui a eu lieu au *Corbeau*. Certes votre connaissance des faits historiques ne va pas bien loin, puisque vous dénaturez même celui qui s'est passé presque sous vos yeux ; et quoique nous ne condamnions pas ceux qui ont pris part à cet acte, puisqu'ils n'ont brûlé que des livres profanes et qui leur appartenait, il est toujours bon de vous dire que ce ne sont pas des Jésuites ; ni l'évêque de Montréal. Mais puisque la susceptibilité des sociétés bibliques américaines a été si sensiblement piquée dans cette occasion, que leurs émissaires apprennent à se borner à évangéliser leurs sectaires et à laisser les catholiques suivre tranquillement les enseignemens de leurs pasteurs. C'est peine et argent perdus de la part de tous ces prédicans qui se répandent parmi les canadiens catholiques pour leur donner des bibles altérées que leurs prêtres leur ôteront autant de fois qu'ils en auront l'occasion. Et si leur fanatisme se continue, ils verront probablement quelque jour se renouveler la farce qui arriva, en Irlande, il y a environ 14 à 15 ans. Un Irlandais ayant entendu son évêque (le Dr. Doyle, dans le diocèse de Kildare) prêcher contre ces bibles falsifiées et défendre à ses auditeurs de les garder chez eux, crut ne pouvoir mieux marquer son horreur pour ce livre qu'on lui avait donné pour la parole de Dieu, tandis que ce n'était que la parole des hommes, qu'en s'en défaisant de la manière suivante ; après avoir entendu les avis de son évêque, il se leva le lendemain de grand matin, prit sa bêche, creusa un trou dans son champ, puis avec les pinces dont il attisait son feu, il prit cette bible hérétique, comme la carcasse d'un chat, et alla la déposer dans ce trou.

Voit-on jamais les catholiques forcer les protestans à acheter ou même à prendre pour rien leurs livres de religion, à moins que ceux-ci ne les demandent ? Eh bien ! que les bibliastes fassent de même et chacun suivra tranquillement sa croyance, sans que personne y trouve à redire.

Au reste le, fait en question ne s'est point passé comme le rapporte le *Herald*. Ces Bibles n'ont pas été brûlées sur la place publique, ni pour insulter aux sentimens protestans ; le prêtre avait prémuni les catholiques contre le danger qu'ils courraient en gardant et lisant ces Bibles falsifiées et les avait exhortés à les lui apporter, comme avait fait jadis le Dr. Doyle que nous avons cité plus haut ; les catholiques se faisant un devoir de se conformer à l'avis de leur prêtre, apportèrent ces bibles et lui permirent de les jeter au feu, ce que celui-ci allait faire dans la maison, lorsque les personnes présentes lui observèrent qu'il y en avait une si grande quantité qu'il courrait risque de brûler la maison même ; et pour obvier à cet inconvénient grave, on porta ces bibles dans une cour privée, et on les y brûla. Ce n'est donc pas la faute du prêtre, encore moins celle des Jésuites, ni même celle de l'évêque, si des curieux, passant par là, allèrent voir ce qui se passait dans cette cour qui était la propriété d'un particulier.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Les habitans de l'Ange Gardien ont envoyé soixante voies de bois à Québec pour l'usage des pauvres ; M. le curé les a reçues lui-même sur la place du marché pour les distribuer parmi ceux dont il s'est fait le charitable intendant.

ROME.

—C'est le 1er. novembre que le très révérend Edouard Baron, ancien vicaire-général de Philadelphie, a été sacré, à Rome, évêque *in partibus infidelium* et vicaire apostolique de la Guinée. Le prélat consécrateur était S. Em. le cardinal Fransoni, prélat de la Propagande, assisté de Mgr. Carolini, archevêque d'Edesse, et de Mgr. Rosati, évêque de St.-Louis (Etats-Unis). Le nouvel évêque se dispose à retourner prochainement dans sa mission, où l'accompagneront douze missionnaires de l'ordre de Saint-François et d'autres prêtres séculiers.

—Le Souverain-Pontife vient d'envoyer, par la frégate *le Thétis*, à l'église catholique de Copenhague, plusieurs ornemens d'église, un calice, un saint-ciboire, et un tableau du Christ sur la croix.

—Cette année encore, les étudiants anglais de Rome se sont montrés dignes de leur ancienne renommée. Le jour de la distribution des prix, au séminaire romain, le cardinal Patrizi a donné à M. J. Crookall la première médaille d'honneur, à M. Pringle la première médaille d'histoire ecclésiastique, et à M. English la seconde de théologie dogmatique. M. Crookall, qui est depuis deux ans au collège de Saint-Edmond, à Rome, a reçu le titre de docteur en philosophie.

—S. Em. le cardinal Augustin Rivarola, doyen de l'ordre des diacres, du titre de Ste. Marie *ad Martyres*, préfet de la congrégation *del buono gover-*

no, etc., est mort à Rome le 7 novembre. Né à Gènes le 14 mars 1758, il avait été promu au cardinalat par S. S. Pie VII, dans le consistoire secret du 1er. octobre 1817.

ANGLETERRE.

—On annonce d'Angleterre que le révérend John Sharples, prêtre distingué, vient d'être appelé à Rome, et doit y recevoir des marques de la considération du Saint-Siège. Le bruit court qu'il sera nommé coadjuteur dans un vicariat occidental. M. Sharples a pris une part active dans la discussion qui a eu lieu à Bradford avec les émissaires de la société de réformation, en 1827 ou 1828. Il a fait bâtir une église à Blackburn, où il a exercé pendant quelques années les fonctions de missionnaire.

—Une feuille protestante de Liverpool, le *Me cure*, annonce de la manière suivante la construction du couvent catholique qui vient d'être bâti dans cette ville.

« Un vaste bâtiment s'élève dans la rue de Mont-Vernon, au sommet de la place Pembroke, qui offre un extrême intérêt à toutes les personnes qui n'ont jamais visité ces sortes d'établissements. Cette belle maison est destinée à servir de couvent ; elle est bâtie dans le style gothique et offre une très gracieuse apparence. On pense que les sœurs de la Miséricorde, qui viennent dans notre ville pour visiter les malades et administrer des secours aux pauvres les plus nécessiteux, pourront en prendre possession dans les premiers jours de l'année prochaine. Ces sœurs sont envoyées de Dublin et de Birmingham. »

—Il y a peu de jours, dans une réunion méthodiste à Oldham (Angleterre), le sermon a été prêché par un orateur de 14 ans, Joel Hodson, de Lancaster. La curiosité publique était vivement excitée, et des billets d'entrée se vendaient assez cher à la porte, au profit de la congrégation.

—L'institut catholique de la Grande-Bretagne continue à se répandre dans les colonies anglaises, et à y opérer tout le bien que l'on peut attendre d'une œuvre aussi sage. M. J. Smith, son secrétaire, vient de communiquer au *True Tablet de Londres* une lettre qui nous apprend l'établissement de l'institut catholique à Colombo, dans l'île de Ceylan.

—Le *Bedford-Standard*, journal protestant, signale comme une nouvelle preuve des progrès que font les catholiques en Angleterre le projet, par eux arrêté, d'acheter à Bedford un terrain pour y bâtir une église.

IRLANDE.

—Depuis quelques semaines, le projet d'établir à Dublin une maison de refuge occupe les catholiques de cette capitale. A ce sujet, le *Limerick-Reporter* fait les réflexions suivantes :

« Nous voyons avec une vive satisfaction que les prélats d'Irlande ont usé de leur influence en faveur de ce louable projet. Plusieurs personnages, haut placés, ont aussi donné leur concours à cette œuvre, et il est permis d'espérer que cet établissement comptera bientôt parmi les institutions si utiles fondées par la munificence et la charité du peuple d'Irlande. »

ECOSSE.

—Les doctrines puseystes font de grands progrès parmi les membres du clergé presbytérien d'Écosse. Plusieurs d'entre eux viennent d'être interdits par leurs supérieurs.

FRANCE.

—Le 20 novembre, la fête de la divine Providence, récemment établie à Rome, a été solennellement célébrée dans l'église de St-Gervais, à Paris. M. l'abbé Chenevier, sacristain-trésorier de cette paroisse, a prononcé un discours où il a exposé les nombreuses merveilles de la Providence, dans l'ordre de la nature et de la grâce.

ALGERIE.

—On lit dans le *Moniteur algérien* du 10 novembre :

« Le jeudi, 3 du courant, une cérémonie religieuse d'un grand intérêt a été célébrée au village de Drariah. M. le ministre de la guerre a décidé qu'une église serait construite sur la place principale de ce village ; les fondations sont déjà creusées et commencent à s'élever. »

« Mgr. l'archevêque de Bordeaux et les prélats venus avec lui, informés de ces circonstances, ont voulu prendre part à la bénédiction de la première pierre, conjointement avec Mgr. l'évêque d'Alger. L'église doit être consacrée à saint Eugène, qui était évêque en Afrique, à peu près à la même époque que saint Augustin. Mgr. l'évêque de Marseille, qui porte ce prénom, a dû naturellement être chargé du soin d'officier. »

« Au jour indiqué, à neuf heures du matin, les sept prélats sont arrivés à Drariah. La milice, composée d'une cinquantaine d'hommes tous habitans du village et colons, était sous les armes ; une estrade, en forme d'autel, avait été préparée sur l'emplacement que doit occuper le maître-autel : Mgr. l'archevêque de Marseille, Mgr. l'évêque d'Alger, Mgr. l'archevêque de Bordeaux et leurs vénérables collègues y ont pris place. Un certain nombre de personnes, venues d'Alger, parmi lesquelles on comptait M. l'amiral Fauré et sa famille, M. le colonel de gendarmerie, M. Artaud, inspecteur de l'Université de France, etc., etc., etc., se sont rangées dans l'enceinte formée par le tracé des fondations et autour de laquelle la milice formait la haie, et avant que les cérémonies religieuses ne fussent commencées, M. le directeur de l'intérieur a prononcé le discours suivant :

« Messieurs et Messieurs,

« La première pierre d'un temple chrétien va, dans quelques instans, être posée à Drariah, lieu jusqu'ici inconnu de la chrétienté. A cette imposante et touchante cérémonie vont présider sept prélats français réunis par un con-

cours de circonstances providentielles sur ce sol d'Afrique, qu'aucun évêque n'avait foulé depuis quatorze siècles.

« Je laisse à des voix plus éloqu岸tes, à des hommes plus habiles à lire dans les faits dont nous sommes les acteurs ou les témoins, la tâche d'y rechercher et d'y découvrir, autant qu'il est donné à l'homme de le faire, les décrets de la Providence et les desseins de l'Éternel; je leur laisse la tâche, qui serait trop au-dessus de mes forces, de tirer de ces faits des pensées et des paroles d'édification capables de porter la confiance et le courage dans tous les cœurs.

« Pour moi, bien faible instrument de ces desseins et de ces décrets, je me hâte de descendre de ces hautes régions et d'en revenir à des pensées et à des paroles plus humbles et plus conformes au rôle qu'ils m'ont départi.

« Vous me pardonnerez, Messieurs et Messieurs, d'avoir pensé qu'il m'était permis et peut-être recommandé par ma position de retarder pour quelques instans le moment où doit s'accomplir la pieuse cérémonie, pour appeler votre attention sur la colonisation, cette œuvre immense et difficile, ou plutôt et pour abrégier autant que possible, sur les commencemens bien faibles et bien imparfaits encore, du système de colonisation que le gouvernement vous a permis d'essayer et de mettre à exécution.

« Ce système, Messieurs et Messieurs, c'est sur le terrain que j'aime à l'expliquer, comme il a été conçu et combiné au vu du pays, c'est sur le terrain et au vu du pays qu'il est surtout facile de le faire comprendre.

« Partir d'une base solide, d'où les populations puissent recevoir aide et protection, s'avancer par des zones progressives de villages disposés de telle sorte que les populations qui y sont agglomérées puissent résister aux coups de main de l'ennemi, espacer ces villages à des distances telles qu'ils puissent au besoin se porter secours les uns aux autres et couvrir la colonisation individuelle, percer le pays de routes qui lient ces villages entre eux et avec le centre, établir ces villages dans des lieux pourvus d'eau et aussi salubres que possible, voilà pour les dispositions matérielles; quant aux populations, choisir des familles de cultivateurs ou d'artisans se livrant à la culture, leur donner à chacun un lot de terre à bâtir et quelques lots de terres à cultiver, les aider dans de justes proportions dans leurs constructions et dans leurs cultures, mais laisser faire ensuite leur intelligence, leur courage et leur industrie, en guidant toutefois leurs premiers pas avec une sollicitude et un soin paternels; joindre à ces soins physiques en quelque sorte, celui de leurs soins moraux, en fondant le plus tôt possible le temple et l'école; tel est l'exposé rapide de ce système.

« C'est à l'appliquer que nous travaillons avec ardeur depuis huit mois, et vous en pouvez voir l'application sur le sol. Ainsi cette route qui vous a conduits ici, elle a été commencée le 12 février; ce village ne l'a été que quelques mois après, et n'offrirait, il y a sept mois, nulle trace de ce qu'il est aujourd'hui: c'était un lieu désert, couvert de broussailles, inaccessible. Ces habitations que vous avez remarquées éparées sur la gauche étaient les dernières du Sahel et ce n'était pas sans danger qu'on se hasardait à s'y rendre pendant la guerre; beaucoup avaient été abandonnées par leurs habitants. Eh bien! dès avant que nous ne fussions dans l'état de sécurité que viennent de nous assurer les travaux admirables de notre brave armée, la vigueur et l'habileté infatigable de son illustre chef, l'existence d'un commencement de population à Drariah avait fait renaitre la sécurité entre ce point et Alger. De puis peu, deux autres villages, placés dans les mêmes conditions, commencent à s'élever; ils complètent notre première zone, et déjà leur influence se fait également bien avantagieusement sentir sur tout ce qui se trouve, en arrière; la civilisation individuelle ou isolée s'avance et tend à passer entre nos nouveaux centres de population qui la couvrent comme autant de forteresses. Bientôt ces chemins, conduits jusqu'ici, vont être poussés en avant et à quelque distance s'élèveront d'autres villages, qui, à leur tour, garantiront ceux-ci. C'est ainsi que ces solitudes que nous voyons en avant de nous, incultes faute de bras, d'habitations et de voies de communication deviendront notre conquête, conquête d'autant plus solide qu'elle s'appuiera sur l'intérêt particulier, sur l'amour du sol et de la propriété.

« Mais c'est assez vous arrêter sur une œuvre encore à son enfance, mais que le tems et l'expérience perfectionneront rapidement, je l'espère. Déjà elle a pour elle l'adhésion et l'appui du guerrier habile et énergique qui préside aux destinées de ce beau pays; le gouvernement la seconde et soutient de ses moyens puissans les nombreux colons qui viennent y prendre part.

« Puisse-t-elle, Messieurs, obtenir aussi votre précieux intérêt; puissent nos faibles, mais consciencieux efforts mériter d'être aidés de votre puissante intercession près de celui dont émane tout succès, et, lorsque vos mains sacrées vont bénir ce temple où nos colons viendront chercher et trouver le courage ou la résignation dans les difficultés et les traverses qui assailliront peut-être leurs premiers travaux, que vos bénédictions s'étendent aussi sur ces champs et ces demeures nouvelles, elles y porteront le bonheur et la prospérité.»

« Mgr. l'évêque d'Alger à qui il appartenait naturellement de prendre la parole dans cette circonstance, a répondu à M. le directeur de l'intérieur.

« Il l'a fait avec cette douceur et cette onction qui le caractérisent.

« Les prières ont commencé: Mgr. l'évêque officiant est descendu dans les fondations et a scellé, après l'avoir béni, la première pierre du maître-autel ainsi qu'il est d'usage. Un tems magnifique favorisait cette pieuse cérémonie après laquelle Mgrs. les évêques ont continué leur route vers Béli-nda qu'ils avaient le désir de visiter avant de retourner en France.»

PORTUGAL.

— Dona Maria vient de révoquer le décret qu'elle avait publié au mois d'avril sur les dispenses de Rome. Désormais les évêques portugais pourront les accorder de leur propre autorité.

ALLEMAGNE.

— Le gouvernement se propose d'annexer à la cathédrale de Cologne, une école destinée à l'enseignement de toutes les branches de la musique d'église.

AUTRICHE.

— Le docteur Salzbacher, chanoine de la cathédrale de Vienne, est de retour, après six mois d'absence, des États-Unis d'Amérique. Il avait été chargé d'y constater les résultats obtenus par l'Association Léopoldine, qui a pour objet la Propagation de la Foi catholique dans l'Amérique du Nord. La rapidité des communications a mis M. Salzbacher à même de parcourir en ce court espace de temps dix sept États et onze diocèses.

Parmi les 17 millions d'habitans que comptent les États Unis, il en est 1,200,000 de catholiques.

— On annonce des provinces prusso-rhénanes que les mesures les plus efficaces y ont été prises pour extirper le malfaisant empire que les doctrines hermésiennes avaient conservé. Le nouvel évêque, Mgr. Arnoldi, a renvoyé de son séminaire les professeurs hermésiens Blundes et Rosenbaum. Le même sort a atteint, à Cologne, le professeur Lentze, qui avait écrit contre l'archevêque Clément-Auguste. D'autres destitutions suivront encore. C'est surtout l'université de Bonn qu'il s'agit de réorganiser dans son personnel.

BELGIQUE.

— À son retour d'Angleterre, Mgr. de Forbin-Janson s'est rendu en Belgique, et a donné à Florennes une retraite qu'il a prêchée avec tout le zèle, tout le dévouement d'un missionnaire. Chaque soir, pendant huit jours, il montait en chaire, et, durant la journée, il se mettait à la disposition des fidèles pour la direction de leurs consciences, vaquant aux travaux du confessionnal, et allant porter aux malades de précieuses consolations. Des paroisses voisines on accourait pour l'entendre, et les hôtes des châteaux environnans rivalisaient d'empressement avec les pieux villageois. Chacun était avide de recueillir cette parole si vive, si féconde, et dont Florennes conservera toujours les fruits. Mgr. de Janson est parti le 14 pour Namur; la population entourait sa voiture, demandant une dernière bénédiction. Des mères, élevant leurs enfans dans leurs bras, les présentaient aux bénédictions du prélat, qui lui-même était ému jusqu'aux larmes.

On lit dans le *Journal historique et littéraire* de Liège:

Le 22 août, Mgr. le baron de Wykerloo, évêque de Curium, a consacré à Utrecht l'Église de *Catherina-kerk*. Cet édifice gothique avait servi quelque temps de chapelle militaire et était abandonné depuis un certain nombre d'années. Le roi a eu la bonté de le rendre à sa destination primitive. Restaurée à grands frais, cette église remplace aujourd'hui un oratoire de la ville.

« Les 25, 27 et 30 du même mois, Mgr. de Curium a consacré des églises neuves à Westervoot, à Groenlo Zieuwent, paroisses de l'archiprêtre de Gueldre, pendant qu'il y faisait sa tournée de confirmation. Partout S. G. a reçu des témoignages éclatans du zèle religieux des habitans.

« Le 5 octobre, Mgr. de Curium a posé la première pierre d'une église pour la station des RR. PP. Récollets à Harlem.

« Le 19 septembre, Mgr. Paradis, évêque d'Hirène et vicaire apostolique du Limbourg, a consacré une église neuve à Nederweert.

« Le 26 du même mois, la même cérémonie a eu lieu à Nistelrode, dans le Brabant septentrional, par le ministère de Mgr. Zwysen, évêque de Cerra et vicaire apostolique de Bois-le-duc.

« Le 14 septembre, une cérémonie a eu lieu au monastère des chanoines réguliers de la Ste-Croix à Uden. M. H. Van der Velden, ci-devant administrateur apostolique des districts de Grave, Ravenstein et Megeen, y a pris l'habit religieux et s'est placé comme novice sous la direction de celui dont naguère il était le procureur-général. Une foule de monde était accourue, pour être témoin de cette cérémonie.

« L'invasion des français dans les Pays-Bas autrichiens et la suppression de l'université de Louvain, avaient fait perdre à la mission hollandaise les deux collèges de la *Haute-Colline* et de *Divæ Puleheriæ* qu'elle possédait à Louvain, et tous les biens-fonds qui y étaient attachés. La libéralité des fidèles et le zèle des supérieurs ecclésiastiques réparèrent cette perte jusqu'à un certain point, et l'on érigea à la place, en 1799, des séminaires à Heeremberg et à Wermond. Dans ce dernier endroit, des bâtimens magnifiques ont été construits en 1822. Cependant deux instituts théologiques pour la même mission, devaient nécessairement être dépendans et amener plusieurs autres inconvéniens. C'est ce qui a déterminé le vice-supérieur actuel, Mgr. J. Ferrerie à réunir tous les étudiants en théologie au séminaire de Warmond. On y érigea une nouvelle chaire pour la liturgie et l'archéologie.»

SYRIE.

— L'évêque anglican ne réussit pas à plaire aux habitans de cette contrée, qui ne peuvent comprendre, dans ce prélat, l'alliance du mariage et de l'épiscopat. Tous les desseins de propagande de la Prusse et de l'Angleterre se briseront contre l'antipathie des Syriens, dont l'évêque marié n'a pu se préserver.

SUISSE.

— Mgr. André, archevêque de Métilène, nonce apostolique près la confédération suisse, a adressé une lettre des plus flatteuses au gouvernement de

Lucerne, afin de lui annoncer que le Saint-Père avait décidé que le représentant du Saint-Siège pourra de nouveau résider à Lucerne, dont l'avaient éloigné des circonstances fâcheuses, qui, grâce à Dieu, ne subsistent plus. Il témoigne en même temps le regret qu'il éprouve de se séparer du bon peuple de Schwytz, qui l'a si bien accueilli et qui lui a donné tant de témoignages de zèle et d'attachement.

—Le gouvernement de Lucerne a approuvé les statuts que lui avait présentés le chapitre de Bâle, et en a donné connaissance aux États qui composent le diocèse.

COCHINCHINE.

—D'après des nouvelles de Cochinchine, datées du mois de mai, la persécution y était toujours flagrante. Il y avait cinq missionnaires dans les fers; trois, MM. Berneux, Caly et Charrier, étaient déjà condamnés à mort; les deux autres, MM. Michel et Duclos, arrêtés dans les montagnes, attendaient leur sentence: ils n'avaient encore reçu que 15 à 20 coups de rotin.

ÉTATS-UNIS.

LECTURES PAR MGR. HUGHES.—Le catholicisme a en ce moment un mouvement d'ascension morale très-marqué dans la population de New-York. Quittant la chaire évangélique pour la tribune du professorat, l'évêque Hughes vient d'ouvrir, sous le nom de lectures consacré dans les usages de ce pays, un cours qui est devenu l'un des principaux événements du jour. L'éloquent prélat avait choisi pour sujet l'influence du christianisme en général et du catholicisme en particulier, sur la civilisation, sur les beaux arts, sur l'industrie. C'était là un vaste thème. Mgr. Hughes l'a traité en maître. Le manque d'espace ne nous permet pas de suivre le savant orateur dans ses développements, qui d'ailleurs, ont plus d'un point de connexité avec ceux que nous avons donnés nous mêmes dernièrement sur le même sujet. L'improvisation brillante du prélat a tenu, d'un bout à l'autre, le public en haleine. Si Mgr. Hughes n'était un prédicateur sacré, il eût été un admirable prédicateur politique; il eût fait son chemin comme homme d'état aussi merveilleusement qu'il l'a fait comme homme d'église. Si nous en croyons les détails de sa biographie telle qu'elle a été publiée par un journal américain, Mgr. Hughes a commencé par être simple horticulteur. Il était le jardinier de l'évêque Dubois, ce saint homme que vient de perdre l'église de New-York. L'évêque fut frappé du sens élevé qu'il remarqua dans l'esprit inculte de son jardinier, il devina sous la bure grossière l'étoffe cachée d'un homme de mérite, et lui ouvrit toutes les sources du savoir. Aujourd'hui Mgr. Hughes est le successeur de l'évêque Dubois, et cette succession n'a pas déperdi dans ses mains, tant s'en faut. L'église, cette divine république nous offre, depuis ses premiers âges, de fréquents exemples de cette apothéose du talent. Les plus grands des apôtres sortirent des rangs infimes du peuple, et le pape Sixte Quint garda les pourceaux au milieu des champs, avant de garder la chrétienté du haut du trône de St. Pierre. Chez Mgr. Hughes, le talent du prédicateur a conservé un arrière souvenir de la simplicité de l'homme du peuple; il a l'onction du prêtre et le naturel du tribun. Mgr. Hughes est un pasteur tout à fait approprié au pays dans lequel est parqué son troupeau. Il comprend le mécanisme républicain et sait suivre avec sagacité sa carrière spirituelle dans la voie temporelle qui lui est tracée. Sentant bien que dans un pays de démocratie la discussion est la condition indispensable du succès, il dépose volontiers la mitre épiscopale pour entrer dans l'arène du journalisme, et sa polémique serrée, rationnelle, *mal-mêlée* ceux contre lesquels elle s'exerce. Ce pauvre M. Hall, du Journal of Commerce, en sait quelque chose. On se rappelle le bruit que fit l'intervention de Mgr. Hughes dans la lutte électorale, il y a un an. L'évêque Hughes est le Saint Bernard des catholiques Irlandais, ses compatriotes, et, s'il le voulait, il en ferait de nouveaux croisés qu'il mènerait au combat, et en portant la croix et en agitant les plis de sa robe, à leur tête.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'espèce de popularité qu'a obtenue sa première lecture. La foule y était nombreuse; elle le sera plus encore aux séances qui doivent suivre.

Courrier des Etats-Unis.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—Sir Hudson Lowe, ancien gouverneur de l'île Sainte-Hélène, vient d'être nommé colonel du 50^e régiment de l'armée anglaise.

—A Louth, près de Stamford (Angleterre), un mari a dernièrement conduit sa femme au marché, et l'a vendue pour cinq shellings (6 fr. 25 c.) Décidément, John Bull ne sait pas prévenir cette coutume immorale.

FRANCE.

—Tout récemment, un individu de Cholet, atteint de fémence, se rendit à May, assista au sermon, et pendant que tous les assistants évacuaient l'église, il se cacha dans un confessionnal. Les portes étant fermées, à l'aide d'une lampe qui brûle toujours, il alluma tous les cierges qu'il put trouver, même dans la sacristie, puis il se mit à sonner les cloches. Il était alors deux heures du matin. Les habitans éveillés par ce bruit de cloches, croyant que c'est le tocsin, sortent effrayés de leurs maisons, jettent les yeux sur l'église et la croient en feu. Les missionnaires eux-mêmes courent également vers l'église, qui bientôt leur est ouverte. Le fou, auteur de tout ce vacarme, se présente à eux, leur disant: "Je suis l'envoyé de Dieu; entrez, Messieurs, tout est prêt; venez dire votre messe, je la servirai."

ALGÈRE.

—L'expédition dont le duc d'Aumale fait partie se compose de 8,000

hommes. Il s'agirait à la fois, dit-on, d'occuper Tenez, et de prendre une revanche dans la partie de la province d'Alger contiguë à celle d'Oran, et où le général Changarnier a rencontré récemment une assez vive résistance.

—A Oran, on croit à une pacification prochaine, à ce point qu'un Arabe influent a offert d'approvisionner la place de viande au taux de 35 c. le kil. en déposant un cautionnement pour garantie de l'exactitude des livraisons.

ESPAGNE.

—C'est la méfiance qui paraît avoir dicté à Espartero le décret par lequel il a suspendu les travaux législatifs avant de quitter Madrid. On croit qu'il a eu raison de n'être pas rassuré par les dispositions qui régnaient à son égard dans une forte partie de la chambre des députés. Mais il n'y a pas beaucoup remédié, comme on pense bien, par la façon cavalière qu'il a mise à emporter avec lui les clés du congrès. Les députés les plus taquins et les plus mécontents sont restés à Madrid. Le sénat s'est montré plus calme et plus modéré que l'autre chambre. Cependant on a remarqué dans son langage quelque intention de tracer un plan de conduite au régent. Faites la paix à tout prix, rétablissez l'ordre et revenez vite; tels sont à peu près les adieux du sénat à Espartero. Si ce dernier réussit dans son expédition, tout ira bien pour lui; mais, si les choses venaient à mal tourner, il est facile d'entrevoir que les cortès ne le soutiendraient pas chaudement.

L'anarchie paraît exister parmi les insurgés de Barcelone. Linas, nommé d'abord au commandement de la milice nationale et des troupes qui ont fraternisé avec elle, a été renversé le 26 décembre et forcé à s'enfuir sur le brick français le *Mélégre*, d'où le *Vélocé*, parti le 30 au soir, l'a conduit à Port-Vendres, avec d'autres réfugiés. Le brigadier Durando, Piémontais, qui l'a remplacé, a donné sa démission: les journaux ministériels l'annoncent ce soir d'après des dépêches de Barcelone du 28: il s'est réfugié à bord du *Mélégre*.

Sept bataillons de la milice, ajoutent les dépêches, ont déposé la junte pour n'avoir pas agi avec vigueur: le troisième bataillon républicain n'a pas osé la défendre. Le président Carsey a été conservé."

Le *Constitutionnel*, du 22, publie la note adressée le même jour à Van-Halen par les 17 consuls étrangers, en tête desquels se trouve M. Ferdinand Lesseps, consul français, qui, plus que tous les autres, a contribué à détourner de la ville, pour quelque temps du moins, les horreurs d'un bombardement. Cette note est rédigée en français, et ainsi conçue:

"Les consuls étrangers soussignés, résidant à Barcelone, ayant pris connaissance des lettres que Votre Excellence leur a fait l'honneur de leur adresser, déclarent que le délai de vingt-quatre heures est insuffisant, non seulement pour mettre à couvert la vie et les intérêts de leurs nationaux; mais encore à l'effet d'en donner avis à tous. En conséquence, les soussignés requièrent, au nom du droit des gens et des garanties expressément stipulées par les traités, que Votre Excellence fixe un délai raisonnable pour que les étrangers dont la protection leur est confiée aient le temps nécessaire pour sortir de la ville et sauver leurs effets les plus précieux. Les soussignés sont persuadés que Votre Excellence ne refusera pas d'obtempérer à cette juste requête, conformément aux usages de toutes les nations civilisées, et, en cas d'un refus auquel ils ne croient pas devoir s'attendre, ils se regardent tous tenus de protester devant Dieu et les hommes contre tous les dommages qu'au préjudice de leurs nationaux pourrait causer une catastrophe aussi épouvantable qu'inouïe."

On ignore quelle réponse directe Van Halen a faite à cette note; mais, le 27, il a signifié que le bombardement commencerait le lendemain matin. Toutefois les dépêches du 28 ne disent pas que cette menace ait encore été mise à exécution. La plupart des habitans, conservés, campaient autour de la ville. Le *Messenger* insinue que l'insurrection était disposée à céder.

Par un décret daté, le 26, de Saragosse, où il était arrivé le 24, au milieu de l'enthousiasme des habitans, à ce que dit le télégraphe, Espartero a déclaré en état de blocus le Port de Barcelone, de la rivière de Belos jusqu'au Llobrega.

—On dit que toutes les marchandises saisies, qui avaient été déposées à la douane de Barcelone, ont été livrées aux flammes.

Une proclamation de la junte confirme les insurrections partielles que nous avons annoncées; elle dit, malgré les démentis du *Journal des Débats*, que Gironne, Tortose, et Reuss et d'autres villes suivent l'exemple de Barcelone; elle ajoute que "la cause embrassée par l'insurrection, contre un pouvoir arbitraire et égoïste, réconcilie tous les Espagnols et tous les intérêts."

A Valence, où la garde nationale avait, le 21, forcé les troupes à se réfugier dans la citadelle, la tranquillité s'était rétablie d'elle-même le 22, parce que la révolte manquait de chef. Le capitaine Pedre Chacon y était revenu ce jour-là.

—Le départ du régent a causé une sensation fâcheuse, à Madrid, parmi les cortès; un vote de censure a failli être proposé, à la chambre des députés contre le ministère qui avait conseillé ce départ. On s'y est aussi vivement ému de la prorogation. Les députés ne sont pas contents de se voir tout-à-fait effacés dans un moment de crise politique. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'Espartero voulût dissoudre la législature pour se donner le pouvoir absolu; mais, il faudrait que, dans ce court espace de temps, il parvint à faire, sans risque, un coup d'état pour s'assurer à jamais le pouvoir: autrement, ce serait folie de s'en remettre aux chances d'une élection générale. En effet, il n'aurait pas, dans la nouvelle chambre, douze députés sortis des rangs de son parti. L'insurrection morale de Madrid s'étendant à toutes les provinces, la for-

ce du glaive pourra seule contenir quelque temps encore l'indignation générale.

—A la date du 28, tout était matériellement tranquille à Madrid.

PORTUGAL.

—On prétend que le roi de Naples a tenté de déterminer don Miguel à renoncer à ses droits sur la couronne de Portugal, en lui faisant assurer une pension par ce pays : mais toutes les démarches ont échoué.

—Un journal annonce, d'après sa correspondance de Lisbonne, que la rupture entre la cour de Portugal et celle de Rome est complète.

ALLEMAGNE.

Les mariages morganatiques se multiplient dans les maisons princières d'Allemagne.

A l'exemple du feu roi de Prusse et de l'archiduc Jean, le prince héréditaire de Hohen-Oelringen, allié par sa mère à la famille royale de Wurtemberg, a célébré ces jours derniers, du consentement de ses Augustes parents, ses fiançailles avec la fille d'un général admis à la réforme.

RUSSIE.

—Voici comment la correspondance de la *Gazette du Rhin* explique pourquoi les fêtes relatives au jubilé des noces impériales, à St-Petersbourg, ont été si sombres. Deux régimens presque complets de Polonais auraient passé aux Caucasiens et fait un épouvantable massacre des Russes. "Le général Grabbe, ajoute la correspondance, a expié, par la disgrâce de S. M. I., la faute impolitique qu'il a faite de mettre tant de Polonais dans le même régiment."

PRUSSE.

—En Prusse, la landwehr se compose de 12 bataillons de la garde, de 32 régimens provinciaux, chacun fort de 3 bataillons, ce qui donne 96 bataillons. Il y a 8 régimens de réserve qui ont leurs bataillons de landwehr, en tout 116 bataillons.

Il y a, en outre, 104 escadrons de cavalerie de landwehr ; le tout forme une armée de 430,000 hommes, dont 250,000 de la réserve et de la première levée, et 180,000 de la seconde levée. L'armée permanente se compose de 122,000 hommes.

Ainsi la force armée de la Prusse est de 552,000 hommes.

—A Hambourg, Elberfeld, Sturgard et dans la capitale de la Prusse, il se forme une société qui a pour but de fonder, dans l'Amérique du Sud, une colonie allemande.

HANOVRE.

—S. M. le roi de Hanovre vient d'accorder, comme chef de famille, son consentement au mariage du grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Strélitz, né en 1816, avec la princesse Augusta, fille du duc Adolphe de Cambridge, née en 1832.

AUTRICHE.

—Une feuille libérale annonce, d'après une correspondance d'Autriche, que le mariage de S. A. R. Mademoiselle, fille de Madame la duchesse de Berry, avec l'archiduc Etienne, fils de l'archiduc palatin de Hongrie, est définitivement décidé par le cabinet de Vienne.

"Ce mariage, ajoute la correspondance, renferme une combinaison politique dont le but serait de placer le jeune couple au palatinat de Serbie et de Bosnie, qu'on pense devoir revenir à l'Autriche après le démembrement de la Turquie. On croit que l'origine française de Mademoiselle diminuera l'aversion des Serbiens et des Bosniens pour la maison d'Autriche."

—Une lettre de Vienne, du 18 novembre, dit que le prince de Metternich est tombé malade. Cependant on espérait qu'il serait bientôt rétabli.

SYRIE.

—Au dire d'une correspondance de Beyrouth, c'est du côté des Cédres, entre Tripoli et Balbeck, que les Maronites ont battu les troupes turques et les Arnauts. Ceux-ci étaient venus pour enlever l'évêque catholique et scheïck Botros, chez lequel était descendu le prince de Joinville, à son dernier voyage en Syrie.

—Le séraskier Mustapha préparait, à la date du 25 octobre, une nouvelle expédition contre les Maronites ; mais ces braves catholiques étaient décidés à bien recevoir les troupes turques et à les traiter comme elles le méritent.

—Le 30 octobre, suivant une autre lettre de Beyrouth, les Druses étaient réunis autour de Beyrouth, les Druses étaient réunis autour de Dair-el-Kamar, résidence du pacha, menaçant le gouvernement. Ils continuaient à se concerter avec les chrétiens, à qui ils offraient de perpétuer l'union des deux peuples contre l'ennemi commun. Les Turcs, tenus en échec par les révoltés, essayaient de conjurer une catastrophe imminente, en cherchant à diviser leurs ennemis ; mais le cri d'indépendance paraît avoir confondu les populations de la Montagne dans une même pensée : celle de secourir un joug intolérable aux deux religions.

—A Damas, il règne la plus funeste anarchie ; chaque jour, il s'y commet des vols et des assassinats.

—Il se confirme, par des lettres de Beyrouth, du 24 octobre, que l'insurrection fait des progrès en Syrie. Plusieurs provinces se sont jointes aux insurgés ; 4,000 hommes de troupes régulières, envoyés de Tripoli contre eux, ont été battus et forcés de se retirer. Deux cheïcks de la famille chrétienne Hebaisch ont cherché un refuge à bord d'un navire français.

TURQUIE.

LE MANTEAU DU PROPHÈTE.—Le 15 du mois de ramazan (19 octobre),

à 10 heures du soir, le sultan s'est rendu au palais de la Pointe du Sérail, dans la salle où l'on garde le manteau du prophète.

Entouré de tous les ministres et de tous les grands fonctionnaires de son empire, il a fait retirer le manteau sacré des quarante enveloppes d'étolles précieuses dans lesquelles il se trouve ; puis, après l'avoir baisé avec un respect profond, il a assisté au même acte de dévotion que fait toute l'assemblée, chacun selon son rang, tandis que le mouphy et les imans récitent des prières. Après quoi, le mouphy et le chef des émirs ont trempé un des coins du manteau dans de l'eau contenue dans un grand bassin d'argent.

Ce bassin a été remis au chef des eunuques noirs qui a fait diviser l'eau dans une multitude de fioles, scellées de son sceau, et que les officiers du sérail ont distribuées au sultan, à la sultane mère, à toutes les princesses du sang royal et à tous ceux qui avaient assisté à la cérémonie nocturne, ce qui procure de très-riches présens à ces officiers.

L'eau de ces fioles est servie à table pendant les quinze nuits restantes du ramazan. On en verse quelques gouttes dans le verre qui sert à rompre le jeûne, après le coucher du soleil.

—Suivant des lettres de Constantinople du 8 novembre, le sultan a refusé la grâce de l'ancien capitán-pacha, qui, en 1840, a livré lâchement la flotte ottomane à Méhémet-Ali ; Sa Hautesse a déclaré que tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de le laisser tranquille en Egypte.

La correspondance ajoute que le gouvernement turc a le projet de fortifier la capitale de l'empire, à l'instar de Paris.

INDES.

—Suivant un journal de l'Inde, lord Ellenborough serait décidé à faire pendre Akhbar-Khan.

GRÈCE.

—On apprend de Zante (Grèce) qu'une rixe sérieuse a eu lieu entre les habitans et la garnison anglaise ; il y a eu des morts et des blessés. Les deux compagnies militaires qui composaient la garnison ont été envoyées à Corfou, et de cette dernière île deux compagnies écossaises ont été envoyées à Zante.

CIRCASSIE.

—M. Horace Vernet, qui a été dernièrement à Saint-Petersbourg, entreprend en ce moment un voyage dans le Caucase, afin de chercher dans les combats circassiens des sujets pour de nouveaux tableaux.

ÉTATS-UNIS.

ASSASSINAT.—Un Canadien Mr. Brian, s'occupait depuis un an environ, à faire faire de la mousse dans les environs du bayou Dularge, à l'endroit même où le gouvernement des Etats-Unis fait prendre des courbes pour sa marine. Mr. Brian avait avec lui un neveu et un autre canadien. Ce Monsieur, tout poète à le supposer, devait avoir quelques fonds pour les dépenses journalières qu'exigeait son genre d'exploitation, et quand il trouvait occasion de charger une goëlette, il allait vendre la mousse faite en tel lieu qu'il croyait lui offrir des avantages.

Il y a peu de temps que M. Brian est revenu de New-York. A son retour il fut chercher, en compagnie des deux individus précités, un endroit où on put faire le remassage avec avantage.

On ne le vit point revenir, et ses compagnons prétendent que pendant une nuit obscure il s'est éloigné avec deux individus qu'il venait de voir pour la première fois. On fut étonné et l'opinion s'accrédita que pour n'avoir à tenir aucun compte de l'argent fait à New-York, il s'était éloigné sans rien dire, avec les deux étrangers.

Il y a quelques jours, deux chasseurs de Terrebonne (Louisiane) parcourant les bords des prairies trouvèrent un cadavre caché dans les hautes herbes, les oiseaux de proie en faisaient leur pâture ; l'homme était méconnaissable.

Il fut facile par les vêtemens et les restes du corps et aussi par des objets particuliers, de s'assurer que c'était Brian assassiné par des assassins qui l'ont volé.

Ses deux compagnons habituels sont incarcérés à Houma.

LA CHAMBRE D'ATTENTE.

En 1794, ou pour nous exprimer dans le langage de cette triste époque, l'an II de la république, il y avait, près du tribunal révolutionnaire, une salle humide et sombre. C'est là que l'on rassemblait les prisonniers, en attendant que leur tour vint de comparaître devant les juges. A côté, se trouvait une pièce plus petite, où se trouvait un homme laid, chargé d'embonpoint. Cet homme nouait d'avance des cordes, préparait une large paire de ciseaux, disposait un banc de bois et donnait des ordres à deux aides, dont la physiologie sinistre ne révélait que trop l'épouvantable métier. C'était à cet homme que le tribunal révolutionnaire jetait ses victimes, après un court interrogatoire, souvent mêlé de sarcasmes et d'insultes.

Le 7 thermidor (27 juillet), plus de cinquante personnes étaient entassées dans la chambre d'attente, c'est ainsi qu'on l'appelait. De tems à autre, un huissier en bonnet rouge criait, d'une voix glapissante, le nom d'un des prisonniers. Après un quart d'heure, et souvent après moins de tems encore, on voyait la victime revenir, saluer d'un regard ou d'un mot ses compagnons d'infortune et entrer dans la fatale pièce. Quand trois condamnés se trouvaient réunis, l'exécuteur des hautes œuvres sifflait, et on entendait le bruit d'un tonnerre qui s'avantait. Ce coup de sifflet était le signal du départ.

Déjà la voiture de mort avait fait cinq voyages, lorsqu'on vit entrer un homme jeune encore et d'une physionomie noble et douce. Il tenait un petit garçon par la main et s'appuyait sur le bras d'une jeune fille de dix-sept ans. Une vieille domestique les suivait.

—Chère enfant, dit-il à la pauvre fille, nous allons nous séparer ici. En restant plus longtemps près de moi, tu compromettais le protecteur qui t'a permis de faire, avec ton père, le trajet qui mène de la prison de Saint-Lazare à cette salle.

Adieu ! reporte à ta mère ce baiser que je te donne et emmène ton frère.

—Vous voulez, mon père, vous séparer de mon frère, lui qui ne vous a point quitté depuis votre détention : lui dont la présence vous console seule dans la captivité ?

—Va, mon enfant, obéis et ne cherche point à deviner ce que tu ne sauras que trop tôt.

—Mon père ! s'écria le petit garçon, quand sa sœur, en larmes, voulut l'emmener ; mon père ! je ne vous quitterai point ! je resterai avec vous ! Et il se cramponnait aux jambes et aux habits du prisonnier.

—Qu'est-ce qui fait ce tapage dans la salle d'attente du tribunal révolutionnaire ? glapit la voix en fausset de l'huissier.

—Le tribunal révolutionnaire ! répéta la jeune fille. Elle tomba sans connaissance en apprenant dans quel lieu elle se trouvait.

Le malheureux père fit signe à la vieille domestique d'emmener l'infortunée.

—Jeanne, dit-il, tâchez de trouver la force d'emporter cette enfant dans vos bras, regagnez la voiture et hâtez-vous de retourner au logis. Adieu, mon fils, adieu.

Il força le petit garçon à suivre sa sœur, que la vieille domestique, aidée par un garde national, entraîna hors de la salle d'attente. Puis il alla s'asseoir dans le coin le plus obscur pour y pleurer en silence, car son cœur s'était brisé en se séparant de sa famille. Il sentit une main prendre doucement la sienne et la serrer avec affection. Il se retourna :

—André Chénier, s'écria-t-il, vous ici ! dans ce lieu de mort ?

—Je partage votre sort, mon cher Roucher. Mais moi, je puis mourir, du moins, sans regret, car je ne suis ni époux, ni père ! Je n'ai qu'un frère ! qu'un frère, hélas ! plus à plaindre que moi, car il se trouve parmi les bourreaux. Ah ! quand cette pensée me vient, mes yeux s'emplissent de larmes plus amères que les vôtres, mon ami... Mais, laissons-là de si fatales idées. Dans un moment, il ne nous sera plus permis d'accuser. Nous ne pourrions plus que pardonner et bénir.... Comment ce fait-il que vous, insoucieux poète, vous qui viviez dans l'obscurité, vous qui n'aviez d'autre passion que la culture des fleurs et l'étude de la botanique, vous vous trouviez dans cette archaïque funèbre ? Moi, du moins, j'ai combattu contre l'anarchie ; j'ai cherché à défendre la vérité et plusieurs lettres publiées dans le *Journal de Paris* ont protesté contre les horreurs et les crimes de la révolution ! Mais vous, étranger aux choses de la politique ?..

—J'étais à herboriser paisiblement au Jardin-des-Plantes, quand on vint m'arrêter une première fois. Guyot-Desherbiers, mon ami, obtint ma mise en liberté. Quelques jours après, on me rejeta en prison. Depuis huit mois, j'y menais une vie triste et résignée, et je consacrais tout mon temps à l'éducation de mon fils, qu'on avait consenti à laisser près de moi, lorsqu'un matin on s'avisait de dire qu'une conspiration était ourdie à Saint-Lazare par les prisonniers. Il ne s'agissait de rien moins que de renverser la république. Des pauvres détenus, sans relation au dehors, surveillés, espionnés, voilà ce que l'on a inventé pour m'amener ici avec trente-sept de mes prétendus complices ! Un des gardiens de la prison, à qui j'ai rendu en d'autres tems quelques services, m'a donné la consolation d'embrasser une dernière fois ma fille et de venir de Saint-Lazare ici avec elle. Que Dieu le bénisse pour ce bienfait !

—Ainsi, dit André Chénier, après un moment de silence, nous allons mourir, jeunes, avec notre force, notre poésie et nos espérances ? Oh ! je sentais pourtant là quelque chose !... Après tout, qu'importe la gloire de la terre ! puisque nous allons entrer dans la gloire de Dieu !

André Chénier parlait encore, lorsqu'un vieillard, qui marchait avec peine, s'avança vers eux.

—Messieurs, dit-il, je me sens fatigué ; mes jambes me soutiennent à peine ; à 78 ans cela leur est bien permis. Soyez assez bons pour me donner une place près de vous, sur le banc que vous occupez.

Les deux poètes s'empresèrent de donner au vieillard la place qu'il demandait. Il s'assit péniblement et le jour tomba d'aplomb sur son visage que parent, seulement alors, distinguer Roucher et son ami.

Tout, dans les manières de leur compagnon d'infortune, annonçait la distinction. Seulement, il y avait, dans sa prononciation, un accent tudesque qui lui donnait quelque chose de bizarre et révélait son origine allemande.

—C'est une singulière histoire que la mienne, dit-il, Messieurs, et certes le dévouement ne manquera point d'à propos. Du reste, je ne suis point fâché d'en finir enfin avec la vie, et je remercie Dieu de donner à ma vieillesse cette expiation des fautes de ma jeunesse. Oui, messieurs, je me suis rendu coupable envers un roi de la plus sanglante insulte ; j'ai trompé la confiance de celui qui m'avait comblé de bienfaits. Le monarque n'a point ordonné ma mort, quand le plus humble de ses sujets eût voulu mon sang pour une si lâche offense ! Il me fit renfermer dans une prison. Je m'en échappai, et ce fut pour conspirer contre la vie du souverain qui s'était montré si clément pour moi. J'échouai dans mon projet, et le prince après dix ans d'une cap-

tivité sévère que je n'avais que trop méritée, me rendit libre de nouveau ! Savez-vous, messieurs, comment je me suis servi de cette liberté ? J'ai pris le parti du peuple contre la royauté, j'ai rédigé un pamphlet hebdomadaire intitulé : *l'Ami de l'Homme* ; j'ai secondé de mes efforts l'esprit révolutionnaire et de destruction. Les funestes principes que je prêchais fructifièrent si violemment en France que je quittai l'Allemagne pour venir y jouir du résultat de mes travaux et du succès de ma propagande !

Au milieu de la désorganisation générale des idées, j'ai fait paraître une relation de mes malheurs et de ma captivité ; je m'y transformais en victime de l'injustice de la royauté pour me traîner sans honte dans la fange d'une apothéose populaire ! Oui, Messieurs, j'ai consenti à me laisser montrer en cire par Curtius, et on a fait, dans ce spectacle à deux sous, mon exhibition en costume de prisonnier et chargé de fers. De plus, Audinot joua, sur son théâtre de l'Ambigu, un mélodrame intitulé : *le Prisonnier prussien*, et je m'y rendis en loge découverte pour recevoir les applaudissements de la canaille : j'avais commencé par être l'ami de Franklin et l'ami de Mirabeau. À mesure que la fange montait, et tandis que les hommes intelligents cherchaient à arrêter le torrent de boue qui apportait la destruction, moi, au lieu d'imiter Mirabeau, j'allais mettre mon bras sous le bras de Robespierre, je tendais la main à Marat ; je ne rougissais point de devenir le commensal de Fouquier-Tainville ! Savez-vous quel a été le prix de tant de bassesses ? D'abord, la misère, puis la ridicule accusation que j'étais à Paris l'émisserie secret du roi de Prusse ! Ni ma lâche insulte envers le prédécesseur de ce prince, ni ma vie entière, ni mes écrits, ni la honteuse société que je fréquentais ne purent me servir de sauvegarde contre cet absurde mensonge. On me fit enfermer à Saint-Lazare. Là, Monsieur, sans le savoir, je suis devenu un conspirateur, et l'on vient de m'apprendre que j'étais accusé de complot contre la république. Mon soi-disant chef est un poète nommé Roucher, dont j'ai lu les vers, mais que je n'ai jamais vu.

—Roucher est assis près de vous, dit l'auteur des *Mois*.—Eh bien ! Monsieur, reprit en souriant le vieillard, je vais vous apprendre le nom de votre complice ; je suis le baron de Trenck.

A ce nom célèbre, les deux amis se levèrent pour saluer le vieillard.

—Je ne mérite point cet honneur, Messieurs ; car, vous, votre vie est pure ; vous êtes de nobles victimes sans tache ; moi, ma jeunesse n'a fait qu'expier ses fautes, et la mort qui me frappe ne suffira peut-être point à expier les erreurs de ma vieillesse.

—Le Sauveur des hommes a promis le pardon au repentir sincère.

—Que Dieu vous entende et me pardonne !

En ce moment, l'huissier à bonnet rouge appela Marie-André Chénier !

Roucher se leva vivement ; et le baron de Trenck se découvrit.—Mon ami, mon bon Roucher, dit le poète, adieu ! Peut-être ne nous reverrons-nous plus ici-bas ; mais je sens là, dans mon cœur, une voix qui m'apprend que nous nous reverrons dans le ciel. Adieu !

Il l'embrassa, serra la main du baron de Trenck, et marcha, la tête levée, à la barre du tribunal révolutionnaire.

Dix minutes après, il reparut calme, sans pâleur, et le front brillant de sérénité. Il n'appartenait déjà plus à la terre. Par un geste simple et majestueux, il montra le ciel à ses deux amis qui attendaient avec anxiété, sur le seuil du tribunal, et entra sans trouble dans la chambre voisine.

En même tems, l'huissier appelait :

—Jean-Antoine Roucher et ses complices !

Trente-six personnes suivirent le poète dont le bras soutenait le baron de Trenck.

En face du tribunal révolutionnaire, Roucher se souvint de sa femme et de ses enfants ; son cœur se brisa à la pensée de les abandonner ici-bas sans appui, et il essaya de démontrer son innocence.

Il commença par rappeler la vie obscure et inoffensive qu'il menait avant son arrestation ; il prouva ensuite que, dans la prison, il se tenait à l'écart des autres détenus ; qu'il consacrait toutes ses journées à l'éducation de son fils, et qu'il ne savait pas même le nom de ceux qu'on l'accusait d'avoir pour complices. Pendant que Roucher parlait, Fouquier-Tainville s'agitait sur son fauteuil ; il brisa dans ses mains le couteau à papier qui se trouvait sur sa table, et finit par frapper du poing avec violence ; puis, se levant tout à coup :

—Citoyens juges, s'écria-t-il, il y a ici trente-sept accusés. Si vous leur permettez à tous de bavarder chacun pendant un quart-d'heure, comme le fait cet aristocrate, nous n'en finirons point de la journée. Voici le fait : cet homme est un ennemi du peuple, puisqu'il a fait, jadis, pour le mariage du tyran, une pièce de vers intitulée : *La France et l'Autriche, ou temple de l'hymen*. Il a conspiré en prison contre le salut de la république ; j'ai là, dans ce dossier, les preuves irrécusables de la conspiration. Je ne vous ferai point perdre un tems précieux à les lire. Je demande la peine de mort contre les trente-sept accusés.

Les jurés se levèrent pour aller délibérer ; les juges se mirent à rédiger à l'avance l'arrêt.

—Un moment, Messieurs, citoyens, veux-je dire, s'écria le baron de Trenck : ne soyez pas si pressés. La journée est assez bonne pour que vous ne regrettiez pas quelques minutes. Ecoutez-moi bien tous : Avant un an, chacun de vous montera sur l'échafaud où vous nous envoyez. Ecoutez-moi bien tous, car votre pied glissera dans le sang où vous marchez avec joie. Oui, tous ! toi aussi Fouquier-Tainville, toi, dont je rougis d'avoir touché la main, dans un moment d'erreur et d'ignorance. Seulement, tu mourras com-

me un lâche que tu es! Maintenant, allez, citoyens, faites votre infâme métier.

Quand, après leur condamnation, Roucher et le baron de Trenck entrèrent dans la chambre fatale, déjà on avait noué les mains d'André Chénier, et ses beaux cheveux étaient tombés sous les ciseaux.

—J'avais commencé à écrire quelques vers, dit-il, mais ces Messieurs n'ont point voulu me laisser achever.

—N'y a-t-il point parmi vous, mes amis, un artiste qui veuille faire un croquis de mon portrait, demanda Roucher, en s'adressant aux gardes nationaux qui, sous peine de mort, devaient assister à ces horribles apprêts. Je voudrais laisser à ma famille un dernier souvenir. J'ai un quart d'heure de séance à donner, car je ne dois mourir qu'après mes complices, comme on les appelle.

Un jeune homme s'avança.

—Robert! Robert! vous ici?

—Oui, mon ami, répondit le peintre, et je vais vous rendre le dernier service que vous réclamez.

L'artiste tira de sa poche des crayons et un portefeuille; en quelques instans il traça une esquisse hardie et ressemblante du poète. Celui-ci prit le dessin et écrivit au bas ces vers que la postérité a recueillis et répétés tant de fois:

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

—Vous le porterez à ma femme, ajouta-t-il; merci, Robert!

—En route! cria une voix rauque.

Les deux jeunes hommes s'avancèrent pour soutenir le baron de Trenck, mais leurs mains garottées les en empêchèrent, et il fallut qu'un garde national vint en aide au vieillard infirme.

Puis le cortège se mit en route, et quelques instans après, la France avait perdu ses deux seuls poètes véritables. Il ne lui restait plus que Laharpe, le Boursonié Lebrun et l'autre Chénier qui n'osa plus prononcer désormais le nom de son frère.

S. HENRI BERTHOUD.

AVIS.

IGNACE RASSETTE, de l'Assomption noyé le 5 de Novembre dernier, vis-à-vis la Brasserie de Molson, courant Ste. Marie, n'ayant pas encore été retrouvé, on prie ceux qui le retrouveraient de vouloir bien en donner connaissance à sa famille ou à M. Labelle Curé de l'Assomption. Voici son signalement, taille de six pieds, cheveux noirs, gilet et culottes d'étoffe du pays grise, chemise de coton barré et une ceinture rouge autour du corps; il avait une lettre dans la poche de sa veste adressée à M. B. Beaupré de l'Assomption.

Montréal, 20 Janvier, 1843.

Les éditeurs de journaux de cette ville et de Québec sont priés de donner une insertion *gratis* à l'avis ci-dessus; ils rendront un grand service à sa famille indigente.

LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,
RUB SAINT-VINCENT,
No. 3.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

E. R. FABRE.

A VENDRE,

À CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DES TROIS-RIVIÈRES,
UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL,
Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des DIOCÈSES de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDO ou l'ORDRE des HEBDOMADAIRES, la Liste et les Termes des COURS de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMISSAIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRÔTES, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse, de 12 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,
MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE
PRESSES,
RUE NOTRE-DAME,
VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS.

INFORME respectueusement les MAÎTRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acheteur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'Imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement un usage à présent dans la Province.

- | | |
|-----------------|------------------|
| JAMES STARR, | J. E. MILLER, |
| JOHN LOVELL, | PETER GRANT, |
| LOUIS PERRAULT, | DONALD McDONALD, |
| JOHN C. BECKET, | JOHN AIKMAN, |
| JOS. PERRAULT, | L. C. LANTHIER, |
| JOHN GIBSON, | H. PERKINS, |
| THOS. EVANS, | A. T. HOLLAND, |
| F. CINQ-MARS, | JOHN WILLIAMS, |
| LEWIS MCCOY, | L. DUVERNAY. |

Liste des prix même que ceux de New-York.

- | | |
|------------------------|-------|
| Impérial No 5. | \$300 |
| " No 4. | 275 |
| " No 2. | 260 |
| " No 1. | 250 |
| Super Royal. | 240 |
| Medium. | 230 |
| Foolscap. | 150 |

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,
APOTHECAIRE,

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES pour ÉGLISES, telles que CALICES, CIBOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES D'OR, D'ARGENT ET DE SOIE. Aussi TROIS LAMPES D'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

- Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PÈRE DE L'ÉVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,